

# Lettre d'une maîtresse

Lucie Korti

**« C'était un matin comme un autre. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier... ».**

L'épaisse enveloppe était adressée à John, mon mari. Sans raison, je la refermai aussitôt. L'écriture ronde, fine et soignée me fit penser qu'il s'agissait d'une femme et par discrétion, je me refusai de la lire. Je la glissai alors dans la pile de son courrier professionnel.

Cette semaine-là, John était à Londres pour ses affaires. Il s'absentait régulièrement, parfois pendant plus deux semaines, mais jamais un seul soir, il n'avait oublié de m'appeler pour s'assurer que tout allait bien :

- Comment vas-tu ma chérie ? Les filles dorment déjà ? Tu as pris tes....
- Oui, chéri, j'ai pris mes cachets, sois tranquille ! Et les petites sont couchées.

John avait toujours considéré Coline et Sarah comme ses propres filles et s'en inquiétait comme un père.

Il n'y avait pas homme plus attentionné que lui, surtout depuis que l'on avait découvert que mes humeurs changeantes faisaient de moi une personne bipolaire. On m'avait prescrit une tonne d'antidépresseurs, que je jugeai inutiles de prendre. Au lieu de les ingurgiter sottement, je les glissai dans une pliure du matelas, que j'avais moi-même découpée.

J'étais souvent triste certes. Mélancolique même. Et alors ? Cela méritait-il un traitement médical ? J'étais comme ça, voilà tout. Vouloir en gommer les effets me paraissait injuste. C'était comme si on cherchait à m'effacer moi ! Non, ce n'était pas une médication qu'il me fallait pour me sentir mieux. C'était John ! C'était lui mon médicament. Qu'il soit là plus souvent, et tout irait bien. C'est son éloignement qui me tuait un peu plus à chaque fois. De temps en temps, il culpabilisait, mais il ne faisait rien pour palier ses absences. Oh, il me couvrait de soie et d'or à ses retours de voyage, mais je n'étais pas dupe !

Cependant, mon mari était d'une tendresse infinie avec moi, et je lui murmurai tendrement :

- Bonne nuit mon Prince, et à demain...
- Après-demain. Rappelle-toi c'est après-demain que je rentre, mon doux ange... rectifia John ce soir-là. Tu me manques, j'ai hâte de te serrer fort dans mes bras.

Et John raccrocha le premier, ce qu'il ne faisait jamais. Sur le moment, je n'y prêtai guère attention.

Comme d'habitude, je me glissai ensuite dans notre grand lit vide et froid, regrettant qu'il ne soit pas là pour réchauffer ma place de son beau corps velu et musclé, comme il le faisait tout naturellement. Confortablement installée sous la couette fleurie, je saisis l'un des deux tomes de la pléiade de Zweig qu'il m'avait offert à Noël.

Au hasard, j'avais choisi « Lettre d'une inconnue », que je parcourus, d'un trait. Les larmes me vinrent dès les premiers mots : « mon enfant est mort hier ». La passion de cette femme envers un homme qu'elle aimait dans l'ombre depuis toujours, sans attendre de retour, me fit pleurer jusqu'à ce que je referme mon livre.

Le cœur meurtri, je finis par m'endormir, ressentant un manque intense ; j'aurais tant voulu me blottir dans les bras de mon bien-aimé, en cette seconde.

En pleine nuit, je me réveillai en sueur, avec une idée fixe : et si la lettre que John avait reçue ce matin contenait ce genre d'aveu ? Cette pénible pensée prit, au fil de la nuit, toute la place dans ma tête, et je finis par être persuadée que mon tendre mari avait une aventure avec une autre femme. Avec tous ses déplacements, il pouvait parfaitement mener une double vie, sans que je m'en rende compte. Comment le pourrai-je ? Il était doté d'une intelligence extraordinaire. Il était malin et organisé. Un amour torride et secret aurait très bien pu naître lors d'un de ses nombreux voyages. Tokyo, Amsterdam, Sidney Genève, etc...

Car il fallait bien l'admettre, j'avais épousé un beau brun, même s'il s'était plutôt dégarni ces dernières années. Cependant, son torse couvert de poils blancs me faisait toujours rêvé. Et il avait gardé ses délicates manières, qui m'avaient fait

flanquer il y a 26 ans déjà. C'était un gentleman né. Quand nous nous baladions en forêt, il me tendait la main pour m'aider à franchir le moindre obstacle. S'il pleuvait, il m'abritait sous son large parapluie. « Pour ne pas que tu frises ma chérie », me chuchotait-il dans le creux de mon oreille. Il savait que j'avais en horreur ces frisottis qui apparaissaient sur mes tempes dès que l'air était humide. S'il faisait froid, il me glissait son pull-over sur mes épaules, qu'il portait toujours noué sur son torse. Et si une mèche cachait mes yeux, il la remettait en place, juste en l'effleurant de son index. Ses mains étaient douces comme du satin.

J'aimais John, oui ! Aussi fort, aussi passionnément que cette femme dans le récit de Zweig. Mais une autre pouvait tout aussi s'être enflammée pour lui. D'ailleurs, ne m'avait-il pas raccroché un peu sèchement au nez ce soir ?

Le doute s'immisçait lentement en moi. J'allumai la lampe, et me levai d'un bond. Je me précipitai dans la salle d'eau pour m'asperger le visage d'eau froide, tout en scrutant mon reflet dans le miroir : « Avec une tête pareille, comment veux-tu aussi..! », me dis-je. J'avais cinquante ans ! Il me disait encore qu'il me trouvait belle. Mais il mentait.

Folle de rage, je me ruai vers son bureau et attrapai la suspicieuse enveloppe. Je la soupesai, la palpai, la malaxai tout en m'interrogeant : « J'ouvre ? J'ouvre pas ? A-t-il un enfant lui aussi quelque part, dont j'ignorerais l'existence ? ». Plus je résistais à ouvrir cette enveloppe, plus je devenais cinglée. Mon esprit torturé me faisait mal. « Ah ! qu'as-tu fait, John, qu'as-tu fait ? ». La folie s'empara de moi rapidement.

Je jetai violemment cette enveloppe à terre, la piétinai de toute mon âme. Je voulais qu'elle disparaisse. Que tout son contenu soit écrasé, ne soit plus que de la charpie qui n'avait jamais existé. Les points serrés, le cœur battant, je donnai des grands coups avec mes pieds. Mais l'enveloppe était coriace. Elle se défendait. Bien que déchirée et toute abîmée, elle n'avait pas disparu pour autant. Toujours là, gisant sur le tapis, elle me défiait, me provoquait.

Tandis que moi, vidée, je m'effondrai maladroitement près d'elle, près de ce qu'il restait d'elle, près de cette maudite maîtresse que je haïssais du plus profond de

mon être. Je la fixai de mon regard noir et chargé de haine. Mes mains tremblotantes désiraient s'en saisir pour lui tordre le cou, mais je les retenais. Ne pas toucher ; non, surtout, ne pas la toucher. Ne pas lire !

La pendule indiquait quatre heures. L'espace d'une seconde, je me ressaisis en pensant aux fillettes. Avec tout ce vacarme, elles avaient dû se réveiller, pensai-je. Enfin, j'espérais que non.

Il fallait m'en assurer. Je me relevai donc, avec peine. Les jambes chancelantes, je traversai le long couloir, semant des traces de sang sur le parquet. Je m'aperçus alors que j'avais une belle entaille sous le pied, que je me mis à éponger maladroitement à l'aide de ma chemise de nuit.

J'arrivai près de la chambre des filles, et m'en approchai lentement pour ne pas faire grincer les deux lattes près de la commode. La porte de la chambre de Coline était entrouverte. J'espérai entendre son doux ronronnement. Je scrutai la chambre. La petite n'y était pas, sa poupée dont elle ne se séparait jamais, non plus. Son couvre-lit à petites fleurs était repoussé au pied, et retombait négligemment d'un côté. Je n'aimais pas quand elle faisait cela. Vraiment pas. Agacée, je n'ai pu m'empêcher de le remettre en ordre.

Je me dirigeai ensuite vers la chambre de Sarah, où je pensai les trouver blotties toutes les deux l'une contre l'autre, au creux des draps, comme elles le faisaient toujours lorsqu'elles avaient peur de l'orage. Mais elles n'y étaient pas non plus.

A présent, j'en étais certaine, elles nous avaient entendues nous battre. Et effrayées, elles s'étaient cachées quelque part dans la maison. Je me mis en tête de les retrouver, et commençai par inspecter la cuisine. Mécaniquement, je pris un long couteau de cuisine, que je dissimulai derrière mon dos. J'appelai d'une voix faussement détendue :

- Sarah, Coline, Où êtes-vous mes chéries ?

Le sang s'écoulait toujours de mon pied, tâchant ainsi le sol de mon sang, au gré de mon avancée.

Dans un silence lourd et inhabituel qui pesait dans la maison, j'examinai chaque recoin des pièces, me hissant sous les fauteuils du salon, ouvrant les placards, contrôlant chaque rideau. Mais ni le rez-de-chaussée, ni les deux étages ne révélaient l'existence des fillettes. Excédée par mes recherches infructueuses, je sentais qu'une nouvelle crise de nerf me gagnait peu à peu.

Brusquement, je pensai au grenier. « Oui, c'est ça ! Elles sont là-haut, j'en suis sûre ! ». Aussi rapide que l'éclair, je gravis les marches quatre à quatre, oubliant ma blessure, et serrant fort mon couteau dans la main. Je manquai par deux fois de m'affaler, mais me rattrapai de justesse à la corde.

A cause du plancher vermoulu qui menaçait de s'effondrer, les filles savaient qu'il leur était formellement interdit d'y pénétrer ! Sapristi ! J'étais folle de rage de m'imaginer qu'elles désobéissaient ainsi. Encore et toujours ! « Ah, si je les trouve ces deux-là, pensai-je en brandissant mon couteau, si je les trouve... ».

Contenant ma rage, et tâtant du pied chaque latte afin d'avancer prudemment, je pénétrai enfin dans le grenier. Je m'approchai d'une malle, en contournai une autre, avec d'infimes précautions. Soudain, un couinement me parvint de la droite. Je jetai un œil au-dessus de mon épaule, et mon regard heurta la malle de John, dont le cadenas, que j'avais vu toute ma vie, fermé, était ouvert ! « Non, trop facile ! », ricanai-je en moi-même. N'y tenant plus, j'étais déterminée plus que jamais à leur couper la tête. Je n'avais fait qu'un quartier de l'ignoble femme qui osait se frotter à mon mari. Alors, je n'allais pas être impressionnée par deux insolentes et désobéissantes jolies fillettes. Encore moins par des planches vermoulues.

Toutefois, je me dirigeai vers la malle avec prudence et réserve. Chaque pas était minutieusement étudié, pour éviter que le sol ne s'effondre sous mon poids. Je chassai du revers de la main la sueur de mon front. A présent, de légers reniflements me parvenaient nettement depuis la malle, et je m'en réjouissais. Elles étaient bien là...

Tout à coup, un courant d'air fit claquer la porte derrière moi. Surprise, je fis le faux pas à ne pas faire, et patatras, les planches craquèrent sous mes pieds, dans un bruit assourdissant.

Je hurlai dans ma longue chute. Interminable et vertigineuse. J'entendais une autre voix qui se mêlait à la mienne :

- Marie, Marie, Marie !

C'était celle de John.

- Marie, réveille-toi ! Allez, réveille-toi donc ! Quel cauchemar fais-tu là !